

Quand on rencontre Zakhar Prilepine à Paris, on sent qu'on incarne à ses yeux tout ce que rejette ce « patriote », hier engagé volontaire en Tchétchénie, aujourd'hui soutien inconditionnel des sécessionnistes prorusses du Donbass, en guerre avec l'Ukraine depuis 2014 : un conformisme libéral, occidental et proeuropéen, tel aussi que se l'imagine une longue tradition intellectuelle russe. Il faut donc s'efforcer de percer une double couche de stéréotypes, celle de nos préjugés sur la Russie et celle nourrie par les « nazbol », les nationaux-bolchévistes d'Edouard Limonov, dont Zakhar Prilepine a été proche, pour lever l'énigme de ce gaillard déroutant, né en 1975, aux apparences rugueuses, à l'allure de videur, condescendant parfois, chaleureux à l'occasion, écrivain prodige, sans doute l'un des plus marquants de la Russie actuelle, comme lui-même le pense sans trop de fausse modestie.

Jusqu'en 2015, Zakhar Prilepine avait surtout la réputation d'être le chroniqueur incroyablement prolifique et sans concession d'une Russie sinistrée par l'après-perestroïka et d'une jeunesse à la

Chez cet homme, on est frappé par le contraste entre le goût de crapahuter en uniforme et une culture littéraire encyclopédique

ramasse (*San'kia, Des chaussures pleines de vodka chaude*, Actes Sud, 2009 et 2011). Avec coquetterie, il assure ne rien inventer dans ses ouvrages. On lui doit du reste des récits assez crus sur ses propres campagnes dans le Caucase (*Pathologies*, Les Syrtes, 2007, et *Je viens de Russie*, La Différence, 2014). Pourtant, avec *L'Archipel des Solovki* (Actes Sud, 2017), un roman historique de 800 pages consacré à ce qui fut, dans les années 1920, le laboratoire du goulag, il change de genre en adoptant la fiction historique et a produit peut-être « son » chef-d'œuvre.

Ce livre s'est vendu à 150 000 exemplaires dans son pays, alors même que le centenaire de la révolution d'Octobre suscitait le malaise des élites du Kremlin. Il inscrit son auteur dans la constellation

des grands auteurs russes, Dostoïevski ou Gorki, né, comme Zakhar Prilepine lui-même, à Nijni-Novgorod, sur la Volga. A l'ombre des bulbes dorés de cette cité par ailleurs industrielle, Prilepine, en provincial peu attiré par l'existence moscovite, a étudié la linguistique à l'université et y a presque toujours habité avec sa femme et ses quatre enfants.

La prose de Zakhar Prilepine est classique et cherche surtout à métamorphoser les expériences les plus effroyables et les plus modernes en itinéraire spirituel. « On peut établir un lien entre la guerre et la violence, mais aussi entre la guerre et la

sainteté », dit-il ainsi. Récemment, il s'est rapproché de l'Eglise orthodoxe en se mariant religieusement dans la cathédrale de la Transfiguration, à Donetsk. « Je ne saurais prétendre être un pratiquant exemplaire, mais Dieu existe », commente laconiquement Prilepine, réticent à parler de sa vie privée.

Chez cet homme, on est frappé par le contraste entre le goût de crapahuter en uniforme et une culture littéraire encyclopédique. L'un de ses éditeurs français, Michel Parfenov, chez Actes Sud, rappelle la prédilection de Prilepine pour la tétralogie écrite par Thomas Mann dans les

années 1930, *Joseph et ses frères* (Gallimard, 1935-1938). De même a-t-il rédigé une biographie, non traduite, de l'écrivain Leonid Leonov (1899-1994). Pour le slavisant Georges Nivat, professeur émérite à l'université de Genève, Zakhar Prilepine appartient à une lignée vivace en Russie, où la guerre s'est rallumée, mais éteinte en Occident, celle des écrivains combattants : « *Après tout, Léon Tolstoï n'est-il pas sorti homme de lettres de la guerre de Crimée [1853-1856]* » avec ses *Récits de Sébastopol* (Payot, 1933) ?

Le modèle qu'affectionne Zakhar Prilepine, jamais en mal de références, serait plutôt à chercher du côté d'Hemingway, très populaire en Russie, celui de *L'Adieu aux armes* (1929) ou de *Pour qui sonne le glas* (1940). Mais il cite volontiers Apollinaire ou Romain Gary. « *Je n'appelle personne à prendre les armes* », nuance-t-il quand on évoque le goût pour la chose militaire qui se reflète dans ses phrases, souvent aussi brèves et précises que des balles de fusil. « *Avant d'être écrivain, j'étais soldat, se défend-il, c'est ma profession, mon travail. Tchekhov affirmait : "S'il y a la guerre, j'irai en tant que médecin" – moi, je ne suis pas médecin !* »

Puis, pour plaider à nouveaux frais le « procès » séculaire intenté à une Russie mal comprise, selon lui, par les Occidentaux, et systématiquement considérée comme agressive, il brode sur une anecdote empruntée au romancier britannique Julian Barnes, qu'il apprécie : « *Un homme et une femme marchent dans la rue, en Angleterre. Une voiture éclabousse en passant la femme, qui lance un "Fuck !" L'homme juge la réaction de sa compagne excessive. "Que dirais-tu si les Russes*

débarquaient en Grande-Bretagne ? » La question sonne absurdement dans la bouche d'un Anglais, puisque les Russes ne sont jamais venus chez eux et n'y viendront jamais. En revanche, les Anglais ont bel et bien débarqué plusieurs fois sur les côtes russes : aux Solovki, à Mourmansk, au Kamtchatka ou en Crimée... »

Dans son nouveau livre, *Ceux du Donbass*, Zakhar Prilepine pratique le style de l'écrivain-journaliste, combinant récit et montage d'interviews – ce genre qui a valu à la Biélorusse Svetlana Alexievitch, en 2015, le prix Nobel de littérature. « *Je ne suis pas sûr que la comparaison plairait à Alexievitch, même séparée de moi par une simple virgule* », s'amuse-t-il. L'auteur de

La Fin de l'homme rouge (Actes Sud, 2013), démocrate et très écoutée à l'Ouest, se situe, il est vrai, aux antipodes idéologiques d'un Prilepine, lequel, depuis un an et demi, a délaissé le roman au profit de son engagement en faveur des séparatistes du Donbass (il a été là-bas élevé au grade de « commandant en second d'un bataillon de forces républicaines »).

Le nationalisme d'extrême gauche, auquel on l'associe et dont la « République populaire de Donetsk » constitue-

Prilepine est un bon représentant d'une génération qui a souffert de la désintégration du régime socialiste

rait une sorte de préfiguration, et son chef, Alexandre Zakhartchenko, un modèle viril, correspond-il effectivement à ses opinions ? Pourquoi cherche-t-il à brouiller les différences entre bolcheviks et blancs dans ses romans ? Alors qu'il a lancé une très provocatrice « Lettre à Staline » en 2012 : « *Tu as protégé la vie de notre race. Sans toi, on aurait étouffé nos grands-pères et nos arrière-grands-pères dans des chambres à gaz soigneusement disposées de Brest à Vladivostok, et notre question aurait été définitivement réglée. Tu as mis sept couches de Russes sous terre pour sauver notre semence. (...) Oh, si tu avais vécu encore un demi-siècle – personne n'aurait échangé la grande odyssée cosmique contre des iPod et des jeux vidéo.* »

« Non, je ne suis pas un nationaliste », répond Prilepine. C'est une erreur très répandue dans la presse, et notamment dans la presse occidentale. Je vois le monde de façon bien plus complexe que comme un jeu d'enfant où les personnages se répartissent entre gentils et méchants. Pour ce qui est de la guerre civile [1917-1923], il est impossible de faire la distinction. C'est cette complexité que j'essaie de décrire. Dans la révolution d'Octobre, il y a des avancées impressionnantes et des gens qui profitent de la situation, et, de l'autre côté, des victimes sans nombre et des exactions dans chaque camp. »

Pour la reporter et écrivaine Anne Nivat, qui vient de signer *Un continent derrière Poutine* (Seuil, 186 p., 18 €), Zakhar Prilepine, dont une partie de la famille a bénéficié d'une modeste ascension sociale au temps de l'URSS, est un bon représentant d'une génération qui a souffert de la désintégration du régime socialiste, alors que les plus jeunes s'embarassent moins de cette période soviétique. Si certains, comme le politologue Andreï Gratchev, trouvent que sa production littéraire s'essouffle, Anne Nivat escompte qu'il ne va pas tarder à revenir à la fiction. Lui s'obstine à mettre son talent au service des causes qu'il défend, et peut-être à offrir un jour au Donbass l'équivalent de ce que furent *Douze*, du poète Alexandre Blok (1881-1921), ou *La Cavalerie rouge*, d'Isaac Babel (1894-1940), pour Octobre et ses suites. ■